

1

Intro

La route défile... devant mes yeux se succèdent divers paysages : les landes étirent leur brumeuse mélancolie, les vignes bordelaises transpirent leur générosité, la Dordogne étale ses méandres de paresse, alors que la Corrèze ne se laisse pas si facilement capter. J'aperçois enfin le Puy-de-dôme, dressé en oripeau, insigne du retour, mais il se dérobe toujours à l'horizon, face à moi d'abord, puis à ma droite, enfin il se trouve derrière, et je le laisse, consciente d'avoir passé une frontière, celle de tous mes voyages, lorsque dans mon enfance je l'identifiais à mon bout du monde à moi... une fois franchi je m'imaginai telle une pionnière pouvoir découvrir tous les nouveaux mondes qui s'offraient à moi. Mais cette fois, je le laisse bel et bien derrière moi... peut-être parce qu'en fait un nouveau monde s'offre à moi, mais que je ne le sais pas encore. Peut-être que dans la phase de reconstruction qui arrive, je dois aller au bout de mon monde intérieur... on est le premier mai, j'ai toujours aimé cette date, qui symbolise la liberté. Lorsque mes parents travaillaient trois cent soixante jours par an, ils n'avaient qu'un jour de liberté, et c'était le premier mai. Nous partions alors en voyage pour une journée, à chaque fois dans un lieu différent, le Vercors, les suds du Puy-en-Velay, la Haute-Loire, et les campagnes environnantes. C'était pour un jour notre espace de liberté, notre cour de récréation, et nous nous prenions à rêver de soleil et de vacances, de grands espaces, en chantant « le temps de vivre et d'être libre oh mon amour sans projets et sans habitude nous pourrons rêver

notre vie » du chanteur Georges Moustaki. Il n'était pas rare de nous voir fredonner tout au long du trajet nos hymnes, Brassens, Goldman, Moustaki, Jean Ferrat, à trois et même parfois quatre lorsque mon père prenait un malin plaisir à déformer les chansons ou à en siffler la mélodie. Et pendant mon voyage aujourd'hui, c'est tout cela que je porte en moi. Le plaisir de la route lié à une liberté inviolable, mais aussi la conscience aiguë de la fugacité de ce plaisir. La route finit toujours, on arrive toujours quelque part. On sait ce qu'on laisse en partant, mais on ne sait jamais ce qui nous attend. C'est pourquoi il est toujours un peu douloureux de partir, quelle que soit la situation de départ. Et lorsque j'arrive chez moi, ou devrais-je dire chez mes parents, j'ai déjà envie de reprendre la route, peut-être pas celle d'où je viens, mais une autre. Je suis pressée de connaître à nouveau ce plaisir mêlé d'angoisse, de vivre le suspense de ma propre vie et d'éprouver ma liberté et dans l'espace et dans le temps. « Là où je vais, les hommes ne sont pas pareils, le ciel est plus bleu il y a plus de soleil, c'est un pays docteur, un monde intérieur, c'est un long chemin je sais... ». Souvent lorsque je parle un mot appelle à moi une chanson, elle vient et se pose telle une plume sur mes lèvres qui ne peuvent s'empêcher de la fredonner... et puis elle s'envole, mais son message est resté dans mon cœur, et je me sens plus légère... j'ai envie de m'offrir un beau voyage intérieur, puisque je ne suis pas sur la route. Le souci réside dans le fait que je veux toujours finir avant de commencer, je lance l'idée sans le projet puis le projet sans l'idée. Je veux arriver avant de partir, ou partir sans être encore arrivée. Alors ce voyage intérieur me fait un peu peur, sans doute parce que je sais encore moins que d'habitude ou je vais bien pouvoir arriver. La route intérieure est la plus incertaine de toutes les routes. Une route mène toujours à un endroit, elle répond au besoin fonctionnel du déplacement dans l'espace. En fait je me trouve dans la même situation que les hommes du Nouveau Monde partis à la conquête d'un

espace vierge de toute présence. Tout reste à faire, la route reste à tracer, et les pas que je dois faire pour l'emprunter ne me sont pas spécifiés dans le mode d'emploi. Je cherche peut-être un peu trop à donner un sens métaphysique à tout, pour me rassurer et me dire que cette route que j'emprunte a forcément un sens... peut-être que ce n'est pas le cas. On naît pour mourir, et cela n'est porteur d'aucun sens. Cependant, si moi, je ne cherche pas le sens, personne ne pourra me le donner. Je suis libre de donner ou non du sens à ce que je vis, et de me sentir investie ou non d'injecter du sens à tout ce que je fais. Cela me rend responsable de ma vie et de la direction que je lui donne, mais ce n'est pas pour autant que je doive chercher à tout maîtriser, et à savoir à tout prix où mes pas vont me conduire. C'est pourquoi d'abord je peux écrire davantage sur le passé que sur le futur, même si le futur est peut-être déjà contenu dans mon passé... ce que l'on vit dans l'espace d'une année contient déjà sans doute l'explication de toute une vie, dans nos choix, nos actes, mais aussi dans nos possibilités de changement, d'évolution. En une année, on se teste, on est mis à l'épreuve par le temps, on agit, on réagit. Cela enrichit notre personne, et lui donne la possibilité de se construire et d'aller toujours vers plus de sens. Je conçois la vie comme une spirale, où chaque année est à la fois un cercle en elle-même, mais également une ouverture vers l'année suivante. Tout se relie, et c'est pourquoi en un an, est contenu in nuce la spirale de toute une vie. J'aimerais suivre le fil conducteur de ma spirale et le déployer... j'aspire à comprendre ce qu'est le déploiement d'une vie, sans déterminisme, mais sans nous désengager de la responsabilité qui est la nôtre. « On peut aimer, se désaimer, on est semblable qu'à ce qu'on est, on peut rêver, se réveiller on ne ressemble qu'à ce qu'on fait... » Sinon si je ne comprends pas le sens j'ai peur que l'histoire se répète inlassablement sans progrès aucun. Si je n'avais pas compris la raison de mes angoisses, je serais toujours enfermée en leur sein. Un jour, au collége une

grande de troisième m'a poussée, sans raison, gratuitement, et je suis tombée dans une flaque d'eau, ma tête a cogné le mur, je me suis sentie humiliée, mais je n'ai pas compris ce geste, je ne lui ai donné aucun sens. L'année dernière, un collègue m'a poussée, lors d'une soirée. Mon corps a valsé par-dessus les banquettes, et tout mon poids s'est porté sur ma main gauche : fracture à la base du cinquième métacarpien. Et là encore je n'ai pas véritablement réagi. Puis-je pour autant dire qu'il n'y aura pas deux fois sans trois ? Puis-je me sortir de ces actes gratuits portés contre moi ? Il me semble que si je donne sens à mon comportement durant ces actions, à ma non-réaction, si je comprends ce qui me pousse à être la victime, alors je vais sortir de la spirale, et l'acte ne se reproduira pas. L'histoire ne se répète que dans la mesure où elle n'est pas digérée. J'écris en conséquence davantage sur le passé que sur le futur, car l'acte d'écriture est un acte de digestion. En outre ; il m'est également plus facile de raconter ce qui m'appartient, mon histoire, que ce qui appartient aux autres. J'ai de mes yeux vu bien des histoires qui méritent d'être racontées, mais comment trouver les mots s'appliquant à d'autres si on a pas encore trouvé les mots justes pour se définir. Des mots qui iraient au plus près de la vérité, des sensations éprouvées... si on y arrive pour soi, alors seulement on peut emprunter le regard de tous ces autres, qui méritent peut-être davantage que moi d'être racontés.

Je suis née en décembre 1984, mais la véritable naissance a-t-elle bien lieu le jour où nos yeux s'ouvrent sur ce monde... d'ailleurs c'est bien plutôt le monde qui ouvre nos yeux et qui s'impose à nous. Nous ne faisons ensuite que nous adapter et essayer de faire nôtre ce monde, cette vie qui nous est donnée en un temps et en un lieu que nous n'avons pas choisi. Nous apprenons ce qu'il nous faut savoir pour ensuite nous forger notre propre opinion, et pour pouvoir exercer notre propre liberté. Et nous naissons au monde peut-être seulement au moment où nous nous sen-

tons prêts à endosser l'entière responsabilité de notre vie, au moment précis où notre décision n'est guidée que par la volonté entière de notre être de devenir ce que nous sommes... « c'est à dire ce que nous ne sommes pas encore. » Il y a un peu plus d'un an encore je n'étais pas née. Quand j'étais petite et que j'entendais ces quelques mots « pas né », j'entendais « pané » comme le poisson. Dans une certaine mesure, je me suis toujours sentie « panée », comme engourdie, en attente d'autre chose, du début de la vraie vie... on peut toujours s'imaginer que la vraie vie va commencer demain et reporter à tout jamais ce nouveau départ. J'ai toujours eu peur de ne pas entrer dans ma vie, de ne pas plonger en son cœur, et de finalement passer ma vie à attendre, à m'attendre. Dans ma première année de préparation littéraire – elle porte bien son nom cette formation car je ne me suis jamais autant sentie en attente qu'à ce moment là – j'ai fait une expérience étrange. Je me sentais extérieure à mon corps, étrangère à ce que je faisais. J'avais fait un choix de raison, et mon corps voulait résister à cela : il tentait de me soustraire au choix que j'avais fait. Le professeur parlait, et je flottais au-dessus de la pièce, je me regardais écouter, et je me sentais divisée entre l'attention que j'essayais de lui porter et la sensation étrange d'être absente de ce lieu pourtant familier. Je ne faisais pas alors ce que je voulais de ma vie... peut-on seulement un jour modeler sa vie à son image... c'est une question que je me posais alors. Les minutes appelant d'autres minutes, le temps a fini par passer. Il était rempli de mes actions, ce temps là, mais ces actions étaient le fait d'une volonté autre que la mienne... ces actions je les accomplissais parce qu'il fallait les accomplir, en attendant mieux, les choix effectués l'étaient car je sentais que tout cela allait me mener à un point décisif, au moment où enfin c'est moi et moi seule qui allait naître à ma propre vie. Il fallait sans doute en passer par là pour trouver le courage d'être enfin soi-même, pour prendre conscience de ce qu'est réellement faire un choix, mener sa vie. C'est sans

doute cela qui caractérise le passage à l'âge adulte, ce moment où l'on ne se cache plus derrière des excuses, où l'on sait qu'on est seul face à soi-même pour toujours et qu'il vaut mieux agir avec cela que le subir. Il s'agit de supporter le néant que l'on peut avoir devant soi, d'accepter l'échec, tout en ne se faisant pas engloutir par cette immensité là. J'ai vécu ce parcours comme une initiation. Et aujourd'hui encore je ne peux être sûre de rien, mais en dépit de cela il faut choisir, prendre une route, tout en sachant être l'actionnaire principale de son parcours. Il y a un an encore je n'avais pas l'impression de placer mes actions par moi-même. C'était les actions d'une autre entreprise qui n'était ni tout à fait une autre ni tout à fait la même que mon entreprise. « Ma petite entreprise, connaît pas la crise... »

J'ai passé un semestre à l'université de Lyon, j'ai erré, bien ri aussi parfois et désespéré des lenteurs de l'administration. Deux mois d'acharnement pour obtenir un simple bout de papier, et une porte fermée sur mon retard de vingt minutes... c'était la première fois de ma vie que j'arrivais en retard, mais cette fois là ne m'a pas fait de cadeau. Officiellement, lors d'un examen la demi-heure de retard est tolérée, après tout c'est l'étudiant qui est handicapé par rapport à son temps de rédaction. Mais moi mes vingt minutes, dues à un retard de la SNCF, ne me furent pas pardonnées, je n'eus pas le droit de disserter, et l'on me dit de revenir composer en septembre au rattrapage. Ce fut le coup fatal qui me découragea à jamais de l'université. En plus, l'épistémologie était la matière que je détestais le plus, et que j'avais le plus travaillé afin de m'en sortir sans justement passer par ce foutu rattrapage... en sortant de l'université, je savais bien que je n'y reviendrais plus beaucoup, je pleurais de rage, et j'en voulais aux administrations en tous genres d'être aussi rigides. J'avais assisté à des cours inintéressants pour rien, j'avais juste regardé le temps passer. Une fois de plus j'étais la spectatrice de ma vie, et je commençais à en avoir assez.

A partir du moment où l'on en a vraiment assez, je crois qu'il n'y a plus que la voie de l'action qui s'ouvre devant nous, et le pouvoir avec cette action de montrer à tous ce que l'on est vraiment, ce que l'on veut vraiment. Mais quand on est trop longtemps resté dans cette eau qui dort, les gens autour de vous ont du mal à comprendre vos décisions qui paraissent subites alors qu'elles mûrissent depuis tellement de temps en vous. Tellement de temps à attendre, à vouloir en silence, à rêver, à s'évader par l'esprit... « en attente en veille j'attends je sommeille j'attends mon réveil le soleil ici je ne peux rien tu le sais bien... »

J'ai décidé de me lancer dans la vie active par l'intermédiaire d'un stage, et le premier stage que je trouvais fut le bon, c'est en tous cas ce que j'avais décidé. J'avais d'abord cherché dans mes domaines de prédilection, le journalisme, l'édition, puis ensuite dans tous les domaines afin de ne pas être bredouille. Et ce fut sans véritable surprise d'ailleurs que je trouvai dans l'hôtellerie. Je serai, provisoirement du moins, réceptionniste. Une semaine avant le départ, je ne connaissais toujours pas ma destination, l'entreprise ne m'envoyant par de véritable indication, et j'appris trois jours avant seulement que j'étais affectée à Isola 2000. Je n'avais jamais mis les pieds dans une station de ski, je ne connaissais rien à l'hôtellerie, sinon le mal que m'en avait dit ma sœur, titulaire d'un brevet élémentaire professionnel de service et restauration. Oui je crois que chaque choix est aussi une affaire de famille, et que dans chacun de nos choix retentissent en écho les réussites, les échecs et les espoirs de plusieurs générations. Aussi, mon père n'était pas enchanté par ce choix, mais moi je voulais imposer par ce même choix ma souveraineté. Le choix est un enjeu important, il me passionne pour ce qu'il implique, parce qu'il met en jeu notre liberté, parce qu'il est proprement humain : l'animal ne choisit pas, il subit et y va à l'instinct. Et moi je voulais choisir de choisir enfin pour moi, délivrée de ce monde scolaire qui m'avait gouvernée si longtemps. J'ai

été propulsée dans une autre dimension. Le choc a été violent. Trois ans de prépa dans un monde à part ne m'avaient pas – malgré la conscience que j'en avais – préparée à ce retour au monde empirique, violent, où il faut se battre pour obtenir son pain, où les autres jalourent votre culture et votre niveau d'études tout en le dénigrant. Oui je le sais une licence de philosophie, ça ne sert à rien, ou si peu. Malgré tout je sentais une once de respect dans leurs yeux, et cela me faisait plaisir en dépit du sens commun. Mais le plaisir suprême résidait dans le fait de s'en sortir, et de s'en sortir la tête haute, malgré les difficultés. Je paraissais coincée, bourgeoise, stressée lors de mon arrivée, et malgré tout je parvins à me faire accepter, à devenir peu à peu la confidente de certains qui ne m'adressaient pas la parole au départ. Je pris ma place et vécus même une amourette qui devait me préparer là aussi à ce que j'allais vivre ensuite. La vie est passionnante parce que les choses arrivent toujours lorsque l'on s'y attend le moins. Et j'avais toujours fui l'amour, comme on fuit son ombre. Les choses arrivent lorsqu'on y est inconsciemment prêts. Et je venais de choisir de choisir, ce qui m'ouvrait en vérité bien des portes que je ne soupçonnais même pas. Je suis alors peut-être née le 26 Janvier, à l'heure du départ.

Les deux premières journées furent sans doute les plus longues. Quatre heures d'attente à la gare de Nice me firent déjà regretter le voyage, et l'interminable ascension sur les cimes encore davantage. Arrivée avec une collègue à une heure du matin, devant travailler le lendemain... mais je me trouvais encore à ce moment là dans un confortable chalet. On m'apprit le lendemain que je devais déménager. Je montais dans les étages mes deux valises à la main telle un escargot transportant sa maison. Je vis une porte marquée service, avec une demoiselle d'un autre temps peinte sur la boiserie vieillissante et je m'imaginai une sorte de hall derrière avec des portes donnant accès à des dortoirs. Je poussais la porte ; et retins une exclamation de surprise... je me trouvai en effet nez à nez avec un

lit, devant me plier en deux pour entrer, et clignant des yeux pour voir quelque chose dans cette pièce sans lumière. De plus deux de mes futures collègues se tenaient là en pleine discussion, elles me dirent à peine bonjour, j'appris seulement que le lit qui se trouvait derrière la porte était destiné à être le mien. C'était le premier signal du tourbillon dans lequel allait plonger ma vie dans les mois qui suivirent. Courir dans l'escalier, répondre à la sonnerie incessante du téléphone, sortir dans le froid, les pieds foulant la neige, ne pas pouvoir fermer l'œil avant une heure du matin furent mon pain quotidien. Pis que ça, cela remplaça mon pain quotidien. En effet les repas étaient servis deux fois par jour, à des heures bien précises, il fallait donc être exact à ces rendez vous du ventre, alors qu'il fallait également ne pas oublier le client roi. Ensuite la qualité de la pitance laissait à désirer, surtout dans le registre de la variété. Frites, purée, lasagnes, frites, lasagnes, purée, saucisses, voilà ce que nous mangions. Je pouvais heureusement compter sur le soutien indéfectible de l'une de mes collègues, qui me gardait mon repas de côté. Surtout ensemble nous devînmes des habituées de certains restaurants du coin où les autres clients nous lançaient des œillades appuyées vu l'avidité avec laquelle nous engloutissions notre repas. Je n'ai jamais autant apprécié de manger au restaurant, de goûter à ces plats montagnards qui en temps habituel me rebutent. J'ai en quelque sorte et dans une moindre mesure fait l'expérience de la faim. Je ne gagnais alors pas énormément d'argent mais je ne voulais en aucun cas sacrifier ce seul bien être. Deux jours après mon arrivée, l'on me fit nettoyer un chalet en guise de bizutage et le troisième jour je fus convoquée par la gouvernante, parce que soi disant je ne sentais pas très bon au soir du deuxième jour. L'on ne m'avait effectivement pas autorisée à me changer après ce ménage forcé... mais la gouvernante tint à me faire cadeau d'un dé-transpirant. Quelle dépense rien que pour moi ! Et dire que le serveur avait lui un véritable problème de

transpiration, et que la directrice n'osât jamais le convoquer de peur de le vexer... nous allions prendre le soleil à la moindre occasion, et le soir nous sortions, pour nous évader de cette chambre étouffante où nous vivions à cinq. Ce fut lors d'une de ces sorties que j'eus l'accident que j'ai évoqué au début de ce livre. Fracture donc, malgré cela j'étais allée travailler en attendant de passer ma radio. Le jour venu de l'examen, je rentre dans une salle d'attente bondée, et lorsque vient enfin mon tour, le médecin me tâte la main en me disant « Je ne crois pas qu'il y ait fracture, sinon vous auriez trop mal ». Il effectue la radio et me dit de retourner dans la salle d'attente. Je le vois alors arriver en courant et gesticuler, en me disant « On vous envoie d'urgence à l'hôpital de Nice ». Il faut imaginer que je suis plutôt phobique par rapport au milieu hospitalier. C'est un monde étouffant où s'entrecroisent la vie et la mort. C'est un lieu qui ne respire pas les bons souvenirs et qui me rappelle les gens d'hier, morts, et les souffrances aussi, de gens connus ou moins connus de ce jour. Le malade sur son lit d'hôpital, c'est une hantise, il est face à la souffrance, face au temps qui n'est plus le temps de l'action mais le temps de l'attente. Cela fait partie de la vie, mais il est dur d'accepter qu'un seul lieu réunisse tous ces maux là. Il est dur de les visualiser d'un coup d'un seul. Et j'allais faire partie pour quelques heures de ce monde là. Le médecin fit placer la totalité de mon bras dans une sorte de carcan orange, ce que je trouvais ridicule dans la mesure où l'accident s'était produit trois jours auparavant, j'avais déjà eu mille fois le temps d'aggraver la fracture. Un ambulancier me descendit à Nice en même temps qu'une dame et son nourrisson. Je n'oublierai jamais sa gentillesse, le doigt qu'il fit glisser sur ma joue en me souhaitant bon courage. Pourtant ce n'était pas une grosse intervention. Mais j'étais loin des miens, ne pouvant leur donner de nouvelles, victime de cet accident et dans un état de faiblesse physique et nerveuse prononcée. Ce quatorze février là, jour de la saint-valentin,